

# Geneviève

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **10 (1872)**

Heft 38

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-181963>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## Geneviève.

## III.

Pour la campagne de Russie, on arma tout ce qu'on pouvait armer. Philippe et Gaspard, les deux fils du seigneur, durent aussi partir. Leur père les eût accompagnés bien volontiers, car il était dégoûté de tout. Il vit partir ses deux fils d'un air de stupidité et d'indifférence qui semblait dire : — Qu'il arrive ce qu'il voudra, cela m'est bien égal !

Philippe et Gaspard sont probablement restés dans les neiges de la Russie, car on n'a plus entendu parler d'eux. Le général Huzel a seulement raconté bien des fois ceci : — A la retraite de Moscou, je vis un soldat qui se retirait un peu à l'écart et auquel le froid, ou la faim, ou le mal du pays, ou peut-être aussi tout cela à la fois, faisait ruisseler les larmes sur les joues. Je tournai bride vers lui et lui demandai amicalement : — D'où es-tu ? — Je suis le garçon du seigneur, là-haut dans la Forêt-Noire, répondit le soldat en faisant signe de la tête, comme si la maison de son père se fût trouvée à une portée de fusil, là, au premier détour. A la réponse de ce soldat, qui se croyait si près de chez lui, je me mis à rire si fort, que les larmes me coulèrent aussi sur les joues, mais elles restèrent suspendues, en boutons de glace, au bout de mes grandes moustaches.

Voilà tout ce que rapporte l'histoire sur la vie et la mort des deux garçons du seigneur.

Pendant ce temps-là, on était partagé à la maison entre la joie et la peine. Quand un malheur ou une position triste dure longtemps, on finit par s'en arranger tant bien que mal ; un homme, quand il est bien portant, ne peut pas longtemps s'arrêter à la douleur, et la force de vitalité primitive ne tarde pas à se réveiller en lui. Ainsi faisait-on à la maison des fêtes et des épousailles, pendant qu'au loin, dans les pays étrangers, les victimes de la mort s'étendaient par centaines dans un lit de neige et de glace.

Agathe, la fille aînée du seigneur, était devenue la fiancée de l'aubergiste du *Cheval blanc*, à Eutingen. Comme le père était brouillé avec tout le village, il était bien obligé de placer ses filles hors de l'endroit.

Le jour de la noce de sa sœur, Geneviève était superbe à voir. Les deux sœurs n'ayant pas d'amies dans la localité, Geneviève servit seule de compagne à la fiancée et fut habillée exactement comme elle. Elle avait sur la tête la coiffe ; c'était une couronne faite en brillantes paillettes d'argent. Les deux jeunes filles portaient leurs cheveux en larges nattes, qui pendaient derrière la tête et qui étaient tressées avec des rubans de soie rouge traînant presque jusqu'à terre. C'est là l'emblème particulier d'une jeune vierge, elle seule a le droit de porter un ruban rouge dans sa chevelure ; une fille qui a fait parler d'elle ne peut plus porter que des rubans de lin blancs. Geneviève avait autour du cou un collier de perles dont la sombre couleur relevait encore la remarquable délicatesse de sa peau. Un frais bouquet de fleurs faisait ressortir l'éclat éblouissant de son corset écarlate, qui était retenu des deux côtés par des agrafes d'argent, à travers lesquelles serpentaient des chaînettes du même métal. La jupe de soie bleue, largement plissée tout à l'entour, retombait jusqu'au genou, recouverte à moitié par le tablier blanc. Partout, aux épaules comme au bout des petites manches de la chemise, flottaient des rubans rouges.

Avec leur cambrure si fortement évidée au milieu, les sabots donnaient à la démarche naturellement trébuchante de Geneviève quelque chose de plus mal assuré encore. Cependant quand, au bruit de la musique et des pistolets, elle se rendit à l'église avec sa sœur, Geneviève était si gracieusement éblouissante, que chacun eût très bien pu la prendre pour la fiancée elle-même.

Qui sait où étaient alors les deux fils de Zahn, pendant que lui et les siens faisaient joyeusement la noce. Personne ne pensait à eux ; Geneviève seule parut un moment fort préoccupée. On eût dit qu'elle ne voyait plus rien de ce qui se passait autour d'elle ; on eût dit que son regard transperçait les murailles et cherchait quelque chose au loin, dans l'infini... elle pensait à ses frères absents.

A peine deux mois s'étaient-ils écoulés que Melchior, le

troisième fils du seigneur, célébrait aussi sa noce. Il avait fait connaissance de sa future, fille unique de l'aubergiste de l'*Ange*, à Ergenzingen, pendant la noce d'Agathe, et s'était fiancé peu de jours après. Quoique Melchior fût encore bien jeune, et qu'il n'eût qu'une année de plus que Geneviève, on avança cependant la noce, dans la crainte que sans cela il ne dût aussi partir pour la guerre. Melchior quitta donc le village, et Geneviève resta seule à la maison. Sa mère était malade ; une douleur muette rongea sa vie. Elle essaya souvent de décider son mari à tout vendre, pour quitter le village et aller habiter avec l'un de leurs enfants, mais le seigneur lui répondit si violemment, qu'elle dut renoncer à lui en parler. Dès ce moment, Geneviève passa de bien tristes jours, car elle avait souvent à réconcilier et à calmer. L'état maladif de sa mère la rendait encore plus irritable et plus opiniâtre, et elle disait souvent que si son père eût encore vécu, elle aurait bientôt planté là son homme. Ces deux allées bientôt voir une seconde génération résulter de leur union, et ils n'avaient pas encore pu s'accorder. Au contraire, plus ils vieillissaient et plus se manifestaient de l'un à l'autre l'aigreur et l'antipathie. Geneviève parvenait toujours, il est vrai, à ramener la paix, mais, quand elle se trouvait seule, elle pleurait souvent amèrement sur la triste vie de ses parents et sur la sienne, en se promettant bien alors de ne jamais se marier. Il est vrai qu'elle ne connaissait personne à qui elle eût pu consacrer sa vie, et puis elle voyait aussi combien elle était nécessaire dans la maison paternelle ; sans ses précautions, le feu de la mésintelligence aurait bientôt embrasé les quatre coins du logis. Il écrivit : — Dieu venge la faute du père sur les enfants. Cela est vrai surtout d'un mauvais mariage. Dans un cœur où l'amour filial n'a pas été développé, les misères de toutes sortes ont bientôt fait de tristes ravages.

La mort enleva quelque temps après la mère de Geneviève à son père, et c'est alors, quand sa femme fut morte, que le seigneur sentit au juste combien elle lui manquait, et aussi combien, dans le fond du cœur, il avait pourtant aimé sa femme. Il se désolait de ne pas l'avoir traitée avec bonté, et d'avoir si souvent regardé ses maladies comme autant de grimaces. Tous les mots durs qu'il lui avait dits, lui transperçaient l'âme, et il eût bien volontiers donné sa propre vie pour la rappeler à l'existence. Ainsi vont les choses. Au lieu de se traiter cordialement et amicalement pendant la vie, et de se rendre l'existence agréable, la plupart des hommes se désolent quand il est trop tard, quand la mort a arraché de nos côtés les compagnons naturels de notre vie. C'est pourquoi il faut s'aimer pendant que nous le pouvons encore, car chaque heure que l'on passe sans aimer et sans faire du bien, c'est autant qu'on enlève irrévocablement à son existence et à celle des autres.

Le seigneur ne retourna plus à la ville le dimanche ; il demeura au village pour y entendre la messe, car sa femme était enterrée près de l'église. Chaque fois, il faisait le tour pour se rendre au cimetière. On aurait dit que, par cette visite du dimanche, il voulait se réconcilier avec la fosse de sa femme.

A la maison tout était tranquille. On n'y entendait plus de mots violents, et Geneviève y commandait aussi paisiblement que l'ange de la paix. La paix régnait là, oui, mais la véritable joie y manquait encore. C'était toujours comme si on y regrettait amèrement quelqu'un, ou qu'on attendit son arrivée.

Peu à peu, le seigneur se trouva si bien de la manière dont Geneviève conduisait le ménage, et de ses soins affectueux, qu'il se sentit renaître. Il ne faisait plus rien sans l'*avis de l'enfant* ; il lui remettait même beaucoup d'affaires importantes, et, quand on s'informait de quelque chose, il disait toujours tranquillement : — Il vous faut demander cela à ma Geneviève.

(A suivre).

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.